

XVIII

ABDOU TOURÉ

La famille dans sa vie quotidienne selon les médias*

Everyday life of a family as seen through the media

Mots-clés : Parents. Enfants. Education. Citadinité. Acculturation. Modèle occidental. Médias. Côte-d'Ivoire

Key words : Parents. Children. Education. Urban behaviour. Acculturation. Western patterns. Media. Ivory Coast

Extrait de Abdou Touré, *La civilisation quotidienne en Côte-d'Ivoire. Procès d'occidentalisation*, Editions Karthala, Paris, 1981, pp. 187-199

* Titre de la Rédaction

Les parents

Les hommes sortent donc. Ils sortent beaucoup. Un peu trop selon leurs épouses puisqu'ils sortent sans elles.

Particulièrement prolixes sur ces sorties indésirables, la presse écrite adopte un mutisme presque total sur le rôle d'éducateur joué par les hommes à l'égard de leurs enfants dans le foyer conjugal.

Curieuse absence de la figure paternelle : Faut-il l'expliquer par une absence effective ? Ou plutôt par la logique qui veut qu'on ne puisse pas tout à la fois stigmatiser les sorties répétées d'un homme et souligner son rôle d'éducateur donc sa présence ? Peut-être faut-il au contraire retenir que spontanément la famille rappelle plus souvent la « maîtresse de maison » et qu'aujourd'hui certainement plus qu'hier, l'éducation des enfants accapare presque entièrement la mère en l'absence du père qui, même présent, ne fournit pas autant d'effort que sa compagne.

Hier, l'éducation des enfants, c'était d'abord l'affaire de la mère, ou plutôt des femmes. L'enfant appartenait au monde des femmes (mère, tante, cousine, sœur, grand-mère, etc.). Et, tandis que le jeune garçon s'en éloignait progressivement pour passer sous le contrôle du père qu'il accompagnait à la plantation, ou surveiller le bétail, s'initiant ainsi aux activités réservées au monde des hommes, la fillette demeurait l'auxiliaire fidèle de la mère qui lui transmettait au fur et à mesure de l'âge tout son savoir de ménagère et bientôt d'épouse.

Si, dans la ville africaine en modernisation croissante, le rôle de la mère a beaucoup moins changé dans la forme que dans le contenu — elle est encore souvent à la maison, y revenant presque immédiatement, contrairement au mari, quand elle exerce une profession à l'extérieur —, celui du père tend de plus en plus à disparaître, ne pouvant plus dispenser directement son expérience professionnelle à son fils.

L'école nouvelle, qui occupe presque entièrement l'enfant, l'en a déchargé

Et puisque les membres de la famille étendue (de plus en plus exclus du domicile conjugal), la rue et le monde extérieur tout entier, ne se sentent plus ni responsables de l'éducation des enfants ni d'ailleurs autorisés à participer à cette tâche autrefois communautaire — tout le monde en effet, même un passant pouvait corriger un enfant dans la rue sans que cela pose le moindre problème —, la mère tend à devenir la figure centrale, l'élément principal à qui échoit cette lourde responsabilité. Cette tâche départie à la mère, nous verrons qu'elle s'en acquitte effectivement.

Dans un des rares articles où apparaît le père en tant qu'éducateur, article simulat un dialogue entre parents, c'est-à-dire, dans l'acception moderne de ce terme, le père et la mère seulement à l'exclusion des oncles, tantes, etc., nous verrons que, malgré la tentative de dépeindre l'harmonie des points de vue des époux, le père se contente de quelques discours appréciateurs et paternalistes tandis que la mère exécute pratiquement son rôle. Il importe de souligner que cet article intitulé « Papa et Maman, la réussite de votre enfant dépend de vous », paraît dans la rubrique « I.D. Féminin », c'est-à-dire dans une page théoriquement réservée aux femmes, donc à leur intention, et que la photo témoin montre une mère (et non un père, toujours absent !) expliquant quelque chose à son enfant qui tient un crayon. Sous la photo la légende dit : « Les parents doivent contrôler le travail scolaire de leurs enfants » (cf *Ivoire-Dimanche*, n° 413 du 7-1-1979, p. 10). Les parents, c'est visiblement la mère seule !

Mais, écoutons le dialogue.

La mère : « Tu arrives bien tard ce soir, je pense que tu ne seras pas fâché, mais j'ai couché la petite sans attendre. Maintenant qu'elle va à l'école il faut qu'elle se couche tôt et qu'elle dorme beaucoup, sinon elle sera fatiguée et ne travaillera pas bien demain. »

Le père (qui la félicite et justifie son retard) : « Tu as très bien fait. Si je suis en retard, c'est que je suis allé voir l'institutrice pour savoir comment se comporte notre fille à l'école. »

La mère (qui, ayant trop à faire à l'intérieur et n'ayant

pas le temps de s'enquérir directement des choses de l'extérieur, s'informe auprès de son mari) : « Que t'a dit l'institutrice ? J'espère qu'elle est contente de notre fille. »

Le père : « Très contente et elle nous a félicités de notre façon d'agir, etc. » Ce « nous » (cf. « nous a félicités ») est un abus de langage. Il se substitue subrepticement au « tu » (la mère), car la mère est la seule et véritable responsable de l'éducation des enfants. Nous en avons la preuve irréfutable mais indirecte dans la réponse de la mère.

La mère : « Je me donne assez de mal chaque soir pour faire réciter les leçons et surveiller les devoirs de ma fille. »

Le père (qui reconnaît que sa compagne en fait beaucoup, corrige incidemment son langage. Le « nous » devient « tu ») : « Eh bien, tu vois que *tu* es bien récompensée de *tes* efforts, etc. » Plus loin, il dira : « L'institutrice dit que les parents devraient les aider davantage. » Manière de dire à sa compagne : tu en fais beaucoup, mais pas assez, redouble d'effort. Alors la praticienne et exécutante s'informe.

La mère : « Que peuvent donc faire les parents ? »

Le père (plus « théoricien » que praticien en la matière, adopte un langage hautain et assuré) : « Beaucoup de choses *très simples* (!) (...), parler souvent de l'école avec les enfants (...), regarder les cahiers d'école, apprendre aux enfants à écrire proprement (...), leur faire réciter leurs leçons, du moins les premières années... », toutes choses *très simples* que le père transmettra verbalement sans jamais en prendre l'initiative concrètement !

Pour finir le père dira : « La visite que j'ai faite aujourd'hui à la maîtresse a été profitable. Il faudrait que *toi-même* (!) tu ailles voir la maîtresse. Il est bon que les mères sachent comment se comportent leurs enfants à l'école. Pour qu'il n'y ait pas de rupture entre l'école et la famille. Il faut absolument qu'il y ait cette collaboration. » Le « toi-même » confirme, une fois de plus, que la mère est la seule véritable éducatrice des enfants. La fin du discours du père peut se traduire de la façon suivante : redouble d'effort afin que l'école n'évolue pas plus vite que nous, arrange-toi pour la suivre fidèlement afin de prévenir d'éventuelles contradictions entre elle et la famille.

La famille moderne repose sur la mère. Visiblement elle ne lui confère pas plus de liberté. Instituée dans le but de

promouvoir la justice et l'égalité entre l'homme et la femme qui devraient s'épanouir dans ce cadre nouveau, la famille moderne ne tient pas ses promesses : non seulement elle exige de la femme plus de dévouement et d'abnégation de soi que par le passé, mais elle semble maintenir et même renforcer la domination du sexe dit fort (!).

Première force de transformation-modernisation des mentalités, l'école influe sur les familles modernes et les oriente. Elles n'éprouvent donc pas de sentiment frustratoire parce qu'aucune contradiction majeure ne les oppose à l'école. Elles veulent parfaire la mutation entreprise en rejoignant l'institution scolaire. Et elles la rejoignent effectivement dans sa fonction d'inculcation de l'idéologie dominante, moderniste et importée dans le cas présent.

Les parents, disons plutôt la mère qui doit « étudier leurs leçons en même temps qu'eux » (cf. *Ivoire-Dimanche*, *op. cit.*, conclusion générale du dialogue), reste ainsi en contact avec l'évolution intellectuelle et idéologique. Par son action éducative complétant celle de l'école, la mère contribue au renforcement de l'idéologie occidentaliste.

La seule occasion où l'on puisse, avec certitude, lire dans la presse la présence du père comme personnage central de la famille, c'est une fois l'an, lorsqu'approche la fête des pères, fête d'esprit occidental, importée et faisant déjà partie des traditions d'une catégorie d'Ivoiriens. Cette tradition moderne (!) pratiquée par l'élite ivoirienne, *Fraternité-Matin* veut l'universaliser, il veut en faire la fête de tous les Ivoiriens, et il y parvient tout simplement en affirmant qu'elle l'est : « Le 18 juin, partout en Côte-d'Ivoire, on fêtera les pères » (*Fraternité-Matin* du 16-6-1978, p. 16) (28). Discours abusif et fallacieux porteur d'une idéologie élitiste et antidémocratique ! Car, bien que l'école — certaines écoles ! — et la télévision participent abondamment à la diffu-

(28) Dans un autre article, « Demain, la fête des pères » (*Fraternité-Matin* des 18 et 19 juin 1977, p. 15), cette fête occidentale devient une fête universelle, « mondialement établie » qu'on souhaite voir s'imposer au niveau national : « Puisque hommage lui est dû, hommage marqué par l'institution d'une fête mondialement établie, il faut espérer que, tout comme pour la mère, une initiative sera menée pour qu'une symbolique manifestation nationale soit décrétée, et pourquoi pas... Bonne fête donc à tous les papas. » Le même texte nous informe que la fête des mères, plus « populaire », « fut célébrée par le pays à Gagnoa ». Ainsi s'amorce l'institution de ces fêtes qui ne tarderont pas à entrer dans les mœurs au terme du processus de « civilisation » que vivent les Ivoiriens.

sion de cette pratique, il n'est pas vrai que tous les Ivoiriens la connaissent. Si, par contre, il est vrai que tous les ruraux, c'est-à-dire la grande majorité des Ivoiriens, l'ignorent, il est également vrai que bien des gens de la ville ne la pratiquent pas.

Le pouvoir extraordinaire dont disposent les appareils idéologiques d'État, notre quotidien en use pour influencer sur les mentalités dans le sens d'une occidentalisation manifeste. Mais peut-être l'occidentalisation est-elle l'avenir immédiat des sociétés africaines ! « Cette tradition est plus récente que celle de la fête des mères, mais elle n'en a pas pour autant moins de valeur », ajoute le quotidien. Après avoir souligné le rôle capital de la mère — n'oublions pas que cet article paraît, comme le précédent, dans la rubrique « Féminin exclusif » et qu'il a peut-être pour but de rappeler aux mères qu'elles doivent inciter leurs enfants encore insuffisamment occidentalisés, à offrir un cadeau à leur père (29) (« Tradition » oblige !) —, l'article informe que le père est le symbole de la force et de la sécurité, que « c'est lui qui, souvent, a le métier le plus valorisant dans le couple », qu'il « sent la nécessité de s'occuper des enfants » et qu'il « doit suivre leur progression scolaire et les orienter vers un métier qui leur apportera fierté et satisfaction ». Voici pour l'image du père qui « sent » et qui « doit »...

Quant à la mère, il semble que les sollicitations des media soient proportionnelles à ce qu'on attend d'elle : « I.D. Féminin » dans *Ivoire-Dimanche*, « Féminin exclusif » dans *Fraternité-Matin*, « Votre heure mami » à la Radio, et « Avec vous Madame » à la Télévision. Toutes ces rubriques et émissions qui diffusent de véritables leçons de savoir-vivre en opposition flagrante avec les traditions authentiquement africaines, agissent sur l'évolution de la famille par la médiation de la mère.

Subvertie par l'intervention coloniale, dévalorisée d'abord par les colons, ensuite par les Africains partageant l'idéologie occidentaliste et progressiste qui fait des traditions africaines un frein au développement économique et

(29) Dans l'article sus-mentionné (cf. note précédente) *Fraternité-Matin* confirme : « Quel que soit l'âge des enfants, c'est la maman qui doit les aider à fixer leur choix sur un cadeau et éventuellement compléter la somme nécessaire à l'achat. »

social, la famille doit se restructurer entièrement. C'est dans ce but et pour accomplir ce vaste projet qu'elle se trouve soumise aux assauts conjugués des appareils idéologiques d'information-éducation. Exhibant le drapeau justificatif de la modernisation, les media peuvent, grâce à cette ouverture trompeuse, diffuser tous les préceptes jugés nécessaires à l'éclosion de la famille dite moderne. L'éducation africaine devenue traditionnelle avec l'intrusion coloniale, donc soudainement frappée d'invalidité, les mères soucieuses de suivre l'évolution de leur société se soumettent à une rééducation idéologique complète. Elles réapprendront tout : comment composer un joli bouquet (*Ivoire-Dimanche* n° 358 du 18-12-1977, p. 9), comment choisir ses invités les uns par rapport aux autres (*Ivoire-Dimanche* n° 387 du 9-7-1978, p. 12), ce qu'il faut faire lorsque les enfants font des caprices en série (*Ivoire-Dimanche* n° 350 du 23-10-1977, p. 7), comment faire la toilette du bébé (*Ivoire-Dimanche* n° 409 du 10-12-1978, p. 12), comment gérer son budget (*Ivoire-Dimanche* n° 418 du 11-12-1979, p. 14), comment plaire à son mari, comment le retenir à la maison, etc. (30). La modernisation qui frappe de nullité tout le savoir africain, exige une mutation totale, une entière restructuration des mentalités (31).

Retenons deux de ces innombrables leçons. La première s'autorise de la science sociologique pour rendre crédible son action civilisatrice : « Les sociologues qui ont examiné le

(30) Il n'est pas inutile de rappeler qu'elles doivent, bien entendu, apprendre « l'art de dresser la table », car « l'art de bien recevoir commence par le bon goût d'une table bien dressée » (*Fraternité-Matin* du 28 mai 1976, p. 13). Cet article a déjà fait l'objet d'un commentaire. Voir le chapitre premier de la présente étude.

(31) Sur la fête des mères, citons quelques extraits d'un article intitulé « 30 mai : fête de Maman » et qui dit : « La fête des mères est la seule manifestation de l'année qui traduise les liens spéciaux qui unissent la maman et ses enfants. Il n'est pas toujours facile de traduire ses sentiments et seuls les tout jeunes enfants ont une spontanéité touchante pour offrir le petit cadeau rituel », surtout quand les parents les y ont spécialement préparés ! Quelle spontanéité, en effet ! Le texte continue : « Reste aussi la solution pour les enfants d'organiser eux-mêmes cette journée et de prévoir le repas (...). Les plus grands doivent être capables de préparer un gâteau très simple, de dresser une table agréable. Ils seront très fiers d'avoir pris des responsabilités (...). Un joli bouquet de fleurs apportera une note de gaieté et renforcera l'atmosphère de fête. Sur l'assiette de la maman, un petit paquet traduira la tendresse de chacun : boîte à bijoux, foulard, livre, porte-clé (...). Depuis une trentaine d'années, la fête des mères est une *tradition* qui se perpétue, etc. » (*Fraternité-Matin* du 28 mai 1976, p. 13). Commentaire : chaque couche ou classe sociale a désormais ses traditions qui, en Côte-d'Ivoire, ne se ressemblent pas.

problème recommandent aux parents, aux mamans surtout qui, plus souvent que les pères (!), accompagnent les enfants à l'école, ils recommandent donc aux enfants à traverser » (cf. « Apprenez à vos enfants à traverser les rues », *Ivoire-Dimanche* n° 338 du 31-7-1977, p. 9). Car la modernisation a la prétention de reposer sur la science pour mieux s'imposer aux esprits et vaincre les éventuelles réticences. La seconde qui veut apprendre aux femmes à marcher selon les normes — la civilisation a un caractère contraignant qui la transforme en autocontrainte — se réfère indirectement à l'expérience africaine en la matière sans la nommer. Elle la modernise en lui imprimant un cachet occidental : « ... En réalité, peu de personnes marchent vraiment bien (...). Pour acquérir cette bonne position, faites régulièrement 10 tours de chambre, avec un gros livre sur la tête ; de plus cela donne beaucoup de grâce ! » (cf. *Ivoire-Dimanche* n° 349 du 16-10-1977, p. 9). Quotidiennement, dans les villages, et même dans les quartiers populaires d'Abidjan, les femmes font ce geste, portant divers objets sur la tête, sans toujours les y retenir par la main, en rentrant soit de la plantation, soit du marché, etc. Mais cela ne fait pas très moderne de porter des paquets sur la tête en pleine rue. Alors on s'entraîne toute seule en privé à porter ces objets modernes que sont les livres, pour parvenir au même résultat. Avec en plus la satisfaction d'avoir obéi à la norme, et d'attendre la considération qui en résultera.

Que ne conseille-t-on pas, tout simplement, de rester fidèle à l'expérience africaine de la marche ? Pour qu'elles soient crédibles, les meilleures pratiques africaines doivent s'affubler du manteau occidental. Ainsi la crème de beauté « Héliabrine », qui est le beurre de karité industrialisé-modernisé, bénéficie maintenant de remarques élogieuses : « Le beurre de karité, pommade par excellence des Africaines, figure désormais dans les listes des produits esthétiques. » (*Fraternité-Matin* du 11-2-1977, p. 21). Ce « figure désormais » signifie que jusqu'à ce jour et bien qu'utilisé quotidiennement par quantités d'Ivoiriennes, paysannes pour la plupart, le beurre de karité ne pouvait prétendre au qualificatif « produit esthétique » qui convient seulement à sa version moderne « Héliabrine ». Et le texte précise que c'est un Français qui, émerveillé par les vertus « esthétisan-

tes » du beurre de karité à Korhogo (32), a décidé de l'industrialiser : « A partir de cette ville du Nord, le produit brut est acheminé en France pour être industrialisé (...). Sous le nom commercial "héliabrine" qui veut dire venu du soleil (...), le karité nous revient sous forme de crème et lait. » Transformé dans sa nature et sa présentation, le beurre de karité parachève sa métamorphose en empruntant une appellation occidentale. Sous cette étiquette moderne, il peut conquérir le monde auparavant inaccessible d'une catégorie d'Ivoiriennes ; il peut être alors « la pommade privilégiée des Ivoiriens », pommade devant laquelle « les Africaines, en particulier les Ivoiriennes, n'hésiteront plus... ». Figurant désormais dans les listes des produits esthétiques, les paysannes en sont dépossédées, elles n'y accéderont plus, parce que sa valeur d'échange a crû : à la différence d'héliabrine, le beurre de karité n'est pas un « nom commercial ». C'est donc désormais le profit capitaliste qui en commande l'échange et la consommation. Voici comment, selon Samir Amin, l'histoire de la modernisation du monde paysan est aussi l'histoire de la dépossession des paysans (33). Ainsi revues et corrigées par les Occidentaux, les meilleures pratiques africaines peuvent revenir s'imposer plus aisément aux Africains !

Les enfants

Parler de la mère, c'est inévitablement parler aussi des enfants. Les pages féminines informent abondamment les mères sur l'éducation à dispenser à leurs enfants. Pour illustration, nous ne retiendrons ici qu'un article, substantiel et assez significatif pour que nous nous y attardions. Il s'intitule « La bonne tenue des enfants à table. » Ce texte diffusé par *Ivoire-Dimanche* (n° 324 du 24-4-1977, p. 13) a également fait l'objet d'une rediffusion l'année suivante à la télévision ivoirienne où il a été entièrement lu dans le cadre de l'émission « Midi-Magazine » du 30 mars 1978 entre 12 h 30

(32) Le texte dit : « C'était en 1957, l'harmattan avait desséché et fendillé ses lèvres. Un chef de tribu lui aurait conseillé comme remède le beurre de karité. « J'ai donc utilisé cette pommade. Dès les premières applications, plus rien. Une peau nette. Une peau saine, douce. »

(33) Cf. Samir Amin, *L'impérialisme et le développement inégal*, édit. de Minuit, 1976, p. 190.

et 13 heures. C'est dire toute l'importance qu'y accordent les idéologues au service des pratiques culturelles dominantes ! Relisons-le entièrement : « La bonne tenue demande que les mains soient posées de chaque côté de l'assiette, non à plat, ce qui serait disgracieux, mais les doigts refermés, avec naturel.

« La tenue du verre a aussi son importance, il faut lever le verre jusqu'à ses lèvres au lieu de se pencher en avant, comme un animal vers son abreuvoir. Ensuite, on s'essuie les lèvres avec la serviette comme on doit aussi le faire après avoir mangé. Un enfant doit apprendre très tôt à s'essuyer la bouche proprement après avoir terminé son repas. C'est là une bonne habitude qu'il faut conserver toute sa vie.

« Les enfants ne doivent pas se précipiter à table dès que le couvert est mis, mais attendre posément d'y être invités ; auparavant, ils se seront lavé les mains (ce qu'ils oublient trop souvent).

« Quand la mère ou le père dira "A table", les enfants prendront place sagement et en silence. Après avoir déployé leur serviette et l'avoir déposée en travers de leurs genoux (les plus jeunes peuvent en glisser le cou (34) dans leur encolure), ils attendront d'être servis chacun à son tour et sans tendre leur assiette tous ensemble, au risque de tout renverser. Faut-il rappeler que l'on mange sans bruit et que les coudes ne doivent pas reposer sur la table.

« Si le temps n'est plus où les enfants restaient muets à table, il n'est pas question toutefois de les laisser libres de parler à leur gré. Laissez-les s'exprimer avec modération mais ne leur laissez pas (35) vous couper la parole. »

Cet ensemble d'interdictions et de recommandations rappelle jusqu'au style des grands classiques de la bienséance, de la civilité ou du savoir-vivre en Occident. Norbert Elias consacre aux manières de table tout un chapitre « Comment se tenir à table » de son étude remarquable (*La civilisation des mœurs*), couvrant les siècles qui séparent le Moyen Age du XIX^e et suivant l'évolution des manières à table à travers les documents d'époque.

(34) Peut-être s'agit-il du « bout » et non du « cou ».

(35) L'auteur a peut-être voulu écrire « ne les laissez pas... ». Mais nous avons respecté l'orthographe d'origine.

Mais avant de questionner cette source très éclairante, jetons un bref regard sur la contribution des manuels scolaires à cette diffusion de bonnes mœurs. Plusieurs manuels contenant des leçons sur le repas et le vocabulaire de la table (assiette, verre, couteau, fourchette, mettre la table, etc.), se muent en de véritables précis de bonnes conduites. Devant la multiplicité des documents nous avons choisi un petit détail apparemment anodin, mais combien parlant ! qui nous permettra de mesurer avec quelle force « la table » comme élément culturel devenu naturel et traditionnel a pénétré jusque dans le tréfonds de l'être de certains Ivoiriens. Traduisant en français un conte oral (*Le singe et la poule*) de l'ethnie yacouba de Côte-d'Ivoire, les auteurs écrivent spontanément : « A son tour, la poule invita le singe à venir dîner chez elle. Elle servit son invité, mais avant de *passer à table*, elle lui dit, etc. » (cf. *Français, CM2, Livre de l'élève 1*, p. 14). Le conte a beau être quelque chose de dynamique dont la formulation évolue avec le temps, on ne peut s'empêcher de remarquer que les traducteurs auraient gagné à emprunter le mot « manger » qui exprime un geste populaire, démocratique et... vital. Car si tous les Ivoiriens mangent, il n'est pas dit que tous « passent à table » aux heures de repas (36). « Passer à table » dans un pays où la majorité des gens mangent autrement, c'est la marque distinctive d'une catégorie d'individus pour qui on ne saurait manger sans table (37).

Mais comment en est-on arrivé là ? Si pour les Africains, colonisés hier et encore mentalement et culturellement dominés aujourd'hui, la chose s'explique aisément... pour les Occidentaux, en revanche, ce fut le résultat d'une lente évolution qui s'étend sur plusieurs siècles. Et, s'interrogeant sur la sociogenèse et la psychogenèse de chaque manière et ins-

(36) Cf. le chapitre premier de la précédente étude, notre commentaire sur l'art de dresser la table, lu dans *Fraternité-Matin* 28 mai 1976, p. 13.

(37) Dans une livraison récente, *Ivoire-Dimanche* écrit, sous le titre « coutumes ». « Autrefois, nous prenions toujours nos repas sur le sol. Puis avec l'arrivée des Européens, on commence à prendre son repas au sol : quelques coussins ou tabourets, une table basse et des nattes. Échange de coutumes... Vous avez donc le choix » (*Ivoire-Dimanche* du 11 février 1979, p. 14). Sous cet appel fallacieux à notre liberté de choix, ce qui se lit, c'est encore l'invitation à imiter les Européens dont on veut croire qu'ils nous imitent. En fait, ce qui nous rend libres de choisir, c'est l'information sur les nouvelles pratiques des Européens. Avant cette information nous étions astreints à la bonne tenue à table, c'est encore les Européens qui nous en libèrent, indirectement.

trument de table (couteau, fourchette, cuillère, passage du plat commun où l'on mangeait ensemble à la main, puis avec des cuillères, puis des fourchettes, etc., à l'utilisation des assiettes individuelles, des serviettes de table, etc.), N. Élias montre avec force documents d'époque comment les cours royales ont influé sur les couches bourgeoises montantes puis sur le peuple, en se présentant comme — et en étant effectivement — des centres d'invention, de sécrétion et de diffusion de bonnes mœurs.

Devant la permanence des manières subalternes de prendre les repas dans certaines sociétés ou classes sociales, les « hommes modernes », qui en éprouvent des sentiments de gêne et de rebut, réagissent en donnant des explications faisant de ces manières des signes d'un retard dans l'évolution — unilinéaire bien entendu ! — et présentant les leurs au contraire comme l'aboutissement pratique de recherches scientifiques préalables. On retient par exemple les préoccupations hygiéniques, le frottement fréquent des corps pouvant comporter des risques de maladie ou de contamination. Elias, qui n'a trouvé nulle part dans la masse de documents consultés la moindre trace de préoccupations de ce genre, explique que les justifications scientifiques ne sont apparues que bien plus tard quand, n'ayant plus souvenance du chemin parcouru, les hommes du XX^e siècle ont cru pouvoir, sans recherches préalables, expliquer leurs manières de table (38). En pleine période de création de ces normes, les hommes des couches supérieures, qui étaient alors plutôt soucieux des marques distinctives, n'avançaient que des arguments subjectifs. Tout simplement, ils disaient, en 1530 : « Il est discourtois de lécher ses doigts grassex ou de les nettoyer à l'aide de sa veste. Il vaut mieux se servir de la nappe ou de la serviette » ; en 1714 : « Ne tenez pas toujours votre couteau à la main comme font les gens de village ; il suffit de le prendre lorsque vous voulez vous en servir » ; en 1729 : « Il est contre la Bienséance de tenir la fourchette ou la cuiller à pleine main, comme si on tenoit un bâton ; mais on doit toujours les tenir entre ses doigts » ; en 1780 : « Détacher les morceaux de viande avec la main est considéré comme un procédé paysan : à la ville on se sert du couteau (39). »

(38) Cf. Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, p. 163.

(39) Norbert Elias, *op. cit.*, pp. 130, 137, 139 et 142 pour les extraits cités dans l'ordre.

Avec la progression du seuil de sensibilité, l'apparition des sentiments de gêne et de pudeur et le besoin de distance entre les corps... toutes choses dont on ne peut avec exactitude saisir l'origine... sont apparus les comportements « individualistes » (chaque commensal ou convive a son assiette, son verre, son couteau, sa fourchette... ces instruments étant quelquefois multipliés, verres à ceci et cela, fourchettes à plusieurs fonctions, etc.), qui n'ont pas subi de changement profond depuis la fin du XVIII^e siècle. Ce sont donc — contrairement à la prétention scientiste des hommes du XX^e siècle — des gestes tout à fait subjectifs qui furent érigés en normes universelles.

Les conduites humaines comportant une très grande part de subjectivité et d'irrationnel, la connaissance de leurs origines et évolutions peut, seule, nous permettre d'adopter une attitude critique et raisonnée vis-à-vis d'elles. Peut-être alors pourrions-nous nous autoriser d'arguments objectifs justifiant l'acceptation ou le rejet de certaines d'entre elles, surtout quand elles nous viennent d'une autre civilisation et que celle-ci manifeste assez explicitement ses ambitions expansionnistes.

*
* *

Êtres sans défense attendant, comme des bouteilles vides, qu'on les remplisse d'éducation et de culture, les enfants de l'Afrique d'aujourd'hui — qui subit plus qu'elle ne maîtrise le processus de modernisation — seront peut-être demain les plus vifs contestataires d'un mode d'évolution progressant à vive allure vers l'occidentalisation des mœurs qui aura alors atteint un seuil critique. Car l'histoire nous a suffisamment montré qu'une civilisation trop envahie par des éléments culturels étrangers et contradictoires réagit toujours par la création d'idéologie de contestation de l'ordre social et de réaffirmation de la personnalité authentique... qui peuvent aller de la simple expression camouflée du mécontentement à de véritables actes de violence subversive (40).

(40) Mais ces idéologies peuvent-elles aboutir à une libération effective ? Marc Augé n'en est pas convaincu : « ... Il s'agit d'une réaction logique, attestée dans toutes les régions soumises à l'agression occidentale sous des formes plus ou moins directes (...). Mais la réaction et la création idéologiques se manifestent comme un

Les enfants d'aujourd'hui seront-ils des consommateurs de plus en plus adaptés à leur société quelle qu'en soit la dynamique ? Seront-ils au contraire des protagonistes de bouleversements culturels ? L'avenir nous le dira. En attendant, leurs parents remplissent quotidiennement leur devoir d'éducateurs, les uns déphasés par la contradiction flagrante des systèmes africain et occidental, les autres franchement adaptés au système dominant actuel et montrant le chemin à suivre.